

Portraits de l'ennemi : le Prussien, la prostituée et le cochon *Boule de suif* et *Saint-Antoine* de Guy de Maupassant

Véronique Cnockaert

Volume 49, numéro 3, 2013

La physiognomonie au XIX^e siècle : transpositions esthétiques et médiatiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021201ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021201ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cnockaert, V. (2013). Portraits de l'ennemi : le Prussien, la prostituée et le cochon : *Boule de suif* et *Saint-Antoine* de Guy de Maupassant. *Études françaises*, 49(3), 33–46. <https://doi.org/10.7202/1021201ar>

Résumé de l'article

Durant la guerre franco-prussienne de 1870, un usage politique et idéologique fut fait de certaines théories physiologistes, notamment, on s'en doute, celles qui définissaient l'ennemi. Les différents discours contre ces derniers qui feront rage jusqu'à la Première Guerre mondiale s'échafaudent à partir d'élaborations scientifiques douteuses, qui relèvent également d'un imaginaire historique et d'une rhétorique qui s'appuie sur une forme de sacralisation de la guerre. Notre propos voudrait montrer que dans les nouvelles *Boule de suif* et *Saint-Antoine*, Maupassant révèle l'instrumentalisation qui est faite de ces discours modélisants. Souvent avec ironie, l'écrivain démontre que l'imaginaire social se fonde moins sur un savoir objectif et empirique que sur la conviction subjective d'une différence anthropologique et morale entre les individus, qui puise son énergie dans l'angoisse, la peur et une volonté de puissance d'un individu sur un autre. Dans les textes qui nous occupent, la « mise en ennemi » s'ajuste bel et bien, au-delà du fait historique, sur une intrication de données naturelles (biologiques, physiologiques) et culturelles (mœurs, habitudes) qui caractérisent l'ennemi comme l'« Autre à tuer ». L'ironie se cache dans l'utilisation que fait Maupassant du modèle anthropologique : en mettant en scène des identités hybrides où se mêlent qualités et défauts des dominés et des dominants, le romancier va en effet quitter l'échiquier ethnique et dépasser la question des identités nationales pour s'attaquer non pas aux Allemands ou aux Français en particulier, mais à la nature humaine en général et à sa propension à la barbarie.

Portraits de l'ennemi : le Prussien, la prostituée et le cochon

Boule de suif et *Saint-Antoine* de Guy
de Maupassant

VÉRONIQUE CNOCKAERT

Vice, travers, tare, atavisme sont traqués et combattus, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, par de nombreux médecins et criminologues qui analysent les hommes et les femmes à partir de grilles anthropométriques. Pensons, pour ne nommer que ceux-là, aux travaux de Cesare Lombroso et notamment à ses ouvrages *L'homme criminel* et *La femme criminelle et la prostituée*, mais aussi aux études du phrénologue Adolphe Desbarolles ou, plus tardivement, du docteur Edgar Bérillon¹. Désormais, plus rien ne semble échapper à l'œil du savant : il mesure et pèse l'homme dans son entier, et en parties ; il classe les individus par sexe et par catégories sociales, il détecte les anomalies. Ce positivisme doit beaucoup à Georges Cabanis qui, en étudiant dans son *Traité du physique et du moral de l'homme* (1798-1799) les rapports entre la physiologie et la vie psychique et sociale, démontre l'influence de l'une sur l'autre. L'impact de l'ouvrage de Cabanis sera considérable sur les médecins de la première moitié du XIX^e siècle qui, à partir de cette lecture, se doivent de repenser, tout en les élargissant, leurs espaces opératoires. De plus en plus, le profil du bon médecin condense les

1. Cesare Lombroso, *L'homme criminel*, Paris, Alcan, 1887 ; *L'anthropologie criminelle*, Paris, Alcan, coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1892 ; Cesare Lombroso et Guglielmo Ferrero, *La femme criminelle et la prostituée*, Paris, Alcan, 1896 ; Charles Féré, *Dégénérescence et criminalité*, Paris, Alcan, 1888 ; Edgar Bérillon, *La polychésie de la race allemande*, Paris, Maloine et fils, 1915 ; *La bromidrose fétide de la race allemande*, Paris, *Revue de psychothérapie*, 1915 ; *La psychologie de la race allemande d'après ses caractères spécifiques*, Paris, Maloine, 1917.

pratiques du docteur, du psychologue et du sociologue². Dans la foulée de cet intérêt pour les relations entre le physique et le moral, l'*Essai sur la physiognomonie* et l'*Art de connaître les hommes par la physionomie* de Lavater, dont les traductions françaises paraissent de 1781 à 1804 pour le premier ouvrage et de 1806 à 1809 pour le second, connaîtront un succès équivalent. À partir de 1838, la troisième réédition de *La physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal* de Balzac chez Charpentier qui inaugure la collection en couplant ce texte avec la *Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante*³ de Brillat-Savarin lance la mode en littérature des *Physiologies*⁴. Celles-ci n'hésitent pas à parodier les physiologies scientifiques⁵ en jouant avec la méthode classificatrice de la zoologie contre la vision organique de la physiologie médicale et sociale du temps. Le naturalisme mettra fin pour un temps à ce vent parodique en revenant à des considérations franchement plus physiologiques⁶ et supposément scientifiques.

Durant la guerre franco-prussienne de 1870, un usage politique et idéologique fut fait de certaines théories physiologistes, notamment, on s'en doute, celles qui définissaient l'ennemi. Les différents discours

2. Voir Jacques Léonard, *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, Aubier, coll. « Historique », 1981, p. 29.

3. Première édition en 1826 (deux volumes in-8°, Paris, A. Sautetlet). Sur la réédition chez Charpentier de *La physiologie du mariage*, voir l'histoire du texte par René Guise dans Honoré de Balzac, *Les études philosophiques. La comédie humaine* (éd. Pierre-Georges Castex), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. XI, p. 1746-1753. Comme le note le critique, il y a en face du titre de cette nouvelle édition un « avis important » : « Cette édition de la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE est semblable à celle de la PHYSIOLOGIE DU GOÛT — de Brillat-Savarin, publié récemment par le même éditeur. Chacun de ces deux ouvrages fera pendant à l'autre, dans les bibliothèques, comme ils se le font depuis longtemps dans l'opinion des gens d'esprit et de goût. Ces deux nouvelles éditions de la PHYSIOLOGIE DU GOÛT et de la PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, réimprimées chacune en un SEUL volume, format in-18, grand Jésus velin, SONT AUSSI COMPLÈTES que les précédentes qui formaient séparément deux volumes in-8 » (*ibid.*, p. 1751).

4. Sur l'impact de ces théories au début du XIX^e siècle, voir Martine Dumont, « Le succès mondain d'une fausse science : la physiognomonie de Johann Kasper Lavater », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 54, septembre 1984, p. 2-30.

5. Citons pour exemples, *Physiologie de l'homme, à l'image des gens du monde* (1841) par le docteur Marchal ; *Les forçats, considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel* (1841) par Hubert Lauvergne ; *Histoire physiologique, anthropologique et morale de la femme* par Émile Mathieu et *Physiologie des passions* (1866) par Charles Letourneau.

6. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'appellation d'origine du mouvement fut l'« École physiologique », comme le rappelle l'article de Victor Enjolras, « Examen physiologique : Émile Zola (suite) », *La Jeunesse. Journal littéraire, critique et politique*, 24-31 janvier 1869, p. 88, col. 2-3.

contre ce dernier qui feront rage jusqu'à la Première Guerre mondiale s'échafaudent à partir d'élaborations scientifiques douteuses, qui relèvent également d'un imaginaire historique et d'une rhétorique qui s'appuie sur une forme de sacralisation de la guerre. En septembre 1870, Auguste Blanqui n'ira-t-il d'ailleurs pas jusqu'à appeler à la « Haine sainte » dans son journal *La Patrie en danger*? Un journaliste du *Petit Journal* en date du 30 août 1870 aspire quant à lui à une guerre des rues et la bénit : « Nous voulons [cette guerre], nous les enfants de Paris, nous la demandons, et, d'avance, nous la bénissons, [...], car c'est là que ce flot de barbares viendra s'abattre, haletant, et c'est contre elle qu'il se brisera, impuissant et las⁷. »

Guy de Maupassant a tout juste vingt ans quand la guerre franco-prussienne éclate ; appelé comme soldat, il sera « affecté à la 2^e division à Rouen et attaché au bureau de l'Intendance divisionnaire⁸ ». À lire les différents récits qui traitent de cette époque tragique, il semble que l'écrivain retient surtout que la guerre mène les hommes, dominants et dominés, à la barbarie. Celle qui est décrite dans les nouvelles *Boule de suif*, *Saint-Antoine*, *La Mère Sauvage* et *Le Père Milon* ne ressemble en rien à celle, sanglante, décrite par Émile Zola dans *La débâcle* où l'horreur du combat mue les hommes en « bêtes humaines » pour reprendre une expression chère au père du naturalisme, même si la cruauté du geste vengeur de la Mère Sauvage, qui va brûler vif les quatre jeunes soldats allemands qui dorment dans sa grange, ou encore la violence froide du Père Milon qui assassine seize soldats prussiens pour laver la mort de son père et de son fils, ne cèdent en rien à la sauvagerie des batailles de Sedan. Néanmoins, la barbarie, notamment dans *Boule de suif* et *Saint-Antoine*, est plus sournoise, car elle trouve sa justification non seulement dans le droit à la riposte et à la légitime défense qu'instaurent les temps de guerre, mais aussi et surtout dans une morale bien-pensante pétrie d'idées reçues, qui masque bien faiblement une pleutrerie et une mesquinerie dont seraient dotés tout autant les Français que les Prussiens — et dans les textes qui nous occupent, surtout les Français. Bien que de manière générale, ces tristes qualités apparaissent dans l'économie romanesque de Maupassant comme les moteurs puissants de la condition humaine, elles sont dans *Boule de suif* et *Saint-Antoine*

7. *Le Petit Journal*, « La guerre des rues » (lundi 29 août), 8^e année, mardi 30 août 1870, p.1, col. 4.

8. Louis Forestier, « Chronologie », dans Guy de Maupassant, *Contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. I, p. LXVI.

particulièrement exacerbées. Cette parenté d'âmes entre occupés et occupants peut paraître tout à fait étrange, voire incongrue, dans des nouvelles qui ont pour objectif de traduire l'occupation allemande, mais comme l'explique Maupassant écrivant à Flaubert à propos de *Boule de suif* qui parut dans le collectif *Les soirées de Médan* :

Nous [sous entendu, Zola, Hennique, Céard et lui-même] n'avons eu, en faisant ce livre, aucune intention anti-patriotique, ni aucune intention quelconque ; nous avons voulu seulement tâcher de donner à nos récits une note juste sur la guerre, de les dépouiller du chauvinisme à la Déroulède, de l'enthousiasme faux jugé jusqu'ici nécessaire dans toute narration où se trouvent une culotte rouge et un fusil. Les généraux [...] sont simplement des êtres médiocres comme les autres, mais portant en plus des képis galonnés [...]. Cette bonne foi de notre part dans l'appréciation des faits militaires donne au volume entier une drôle de gueule [...]. Ce ne sera pas anti-patriotique mais simplement vrai⁹.

Au-delà de l'injonction naturaliste de faire « simplement vrai », il n'en reste pas moins que *Boule de suif* et *Saint-Antoine*, qui représentent respectivement une bourgeoisie et une paysannerie françaises pleutres et soumises, sont deux nouvelles n'épousant pas le patriotisme français des années 1880, qui ne décroît pas depuis la guerre. Et pour cause, les Français gardent les yeux rivés vers l'Alsace et la Lorraine tout en rêvant d'une revanche contre l'Allemagne, l'amputation de la France entretenant une haine vive contre ce pays.

Notons que le peuple allemand était déjà bien avant l'invasion prussienne, comme le remarque l'historien Guy Bechtel, « la race la plus injuriée, la plus maltraitée d'Europe¹⁰ ». Il suffit pour s'en convaincre de lire un extrait de l'ouvrage d'Adolphe Desbarolles paru en 1866, *Le caractère allemand expliqué par la physiologie*, dans lequel, à l'aide des théories de Lavater et celles de Gall, le phrénologue assure que les « pommettes très-saillantes qui forment un des traits distinctifs de la race allemande, [est le signe d']un type d'égoïsme et de méchanceté, [un autre] signe infaillible, c'est la largeur de la mâchoire. [Par ailleurs,] [leurs] tempes creuses annoncent la susceptibilité, la rancune. [Et] [leurs] oreilles plates révèlent la mélancolie, le soupçon, la défiance¹¹. »

9. Guy de Maupassant, Lettre à Flaubert, le 5 janvier 1880. Cité par Louis Forestier, dans *ibid.*, p. 1295.

10. Guy Bechtel, *Délires racistes et savants fous*, Paris, Plon, 2002, p. 129.

11. Adolphe Desbarolles, *Le caractère allemand expliqué par la physiologie* [1866], dans *Révélation complètes, chiromancie, phrénologie, graphologie, études physiologiques, révélations du passé, connaissance de l'avenir*, Paris, Vigot frères, éditeurs, 1922, p. 821.

Toutes ces constatations lui permettent de résumer le type allemand en ces termes : il a

les cheveux blonds, les yeux bleus et noyés, *vagues et faibles, abrités derrière des lunettes*, les joues molles et blêmes, les dents mauvaises, le menton fuyant, les épaules épaisses, le ventre gros, la poitrine étroite et le teint plombé. [Aussi les Allemands ont-ils une proportion à] la vie végétative, *le dédain de la propreté*, l'amour du repos, l'horreur des tracas domestiques, la passion du bien-être matériel, sans trop de délicatesse dans le choix, pourvu qu'ils s'en approchent sans peine¹².

De 1870 à 1914, la détestation s'amplifie. Blanqui, toujours dans *La Patrie en danger*, explique la soif d'expansion territoriale des Allemands en s'appuyant sur un trait physiologique particulier, selon lui : « Le Seigneur a marqué la race germanique du sceau de la prédestination[.] Elle a un mètre de tripes de plus que la [race française]¹³. » L'Allemand, à le suivre, serait donc un affamé perpétuel. À la même époque, l'historien Ernest Lavisse qualifie quant à lui les Allemands de « Gargantuas », car ce sont des « êtres voraces, tout voisins de l'animalité¹⁴ », dont la malpropreté est rebutante et l'odeur nauséabonde¹⁵. D'autres, comme l'essayiste Paul de Saint-Victor dans son ouvrage *Barbares et bandits*, n'auront de cesse d'insister sur la cruauté et la bestialité native¹⁶ de ce peuple en alléguant des causes historiques nombreuses, allant jusqu'à convoquer comme exemple les invasions barbares du iv^e siècle. Mais celui qui ira le plus loin dans cet acharnement à démontrer la sauvagerie et l'infériorité des Allemands est sans nul doute le docteur Edgar Bérillon. Dans *La psychologie de la race allemande d'après ses caractères spécifiques*¹⁷, il développe, à la suite du phrénologue Adolphe Desbarolles dont il s'inspire fortement, ses théories sur les différences morphologiques entre les Allemands et les Français, différences qu'il imagine comme étant zoomorphiques. Le médecin désignera l'homme allemand, qui présente selon lui un crâne petit, de longues

12. *Ibid.*, p. 829.

13. Auguste Blanqui, « La défense de Paris » [12 septembre 1870], *La Patrie en danger*, Paris, A. Chevalier, Librairie-Éditeur, 1871, p. 20.

14. Ernest Lavisse, *L'invasion dans le département de l'Aisne*, Laon (France), Imprimerie H. de Coquet et C^{ie}, 1872, p. 75.

15. *Ibid.*, p. 76.

16. Il a l'« accent bestial d'un idiome sauvage » (Paul de Saint-Victor, *Barbares et bandits*, Paris, Michel Lévy Frères, Éditeurs, 1871, p. 278).

17. Edgar Bérillon, *La psychologie de la race allemande d'après ses caractères spécifiques*, Paris, Maloine, 1917, cité par Guy Bechtel, *op. cit.*

oreilles et un nez tenant du museau, en termes d'« animal allemand¹⁸ » ; aussi donne-t-il rationnellement corps à des injures anciennes. Rien de véritablement nouveau dans ce processus de naturalisation, sachant que depuis les années 1870, les anthropologues exhibent des individus de races dites « exotiques » au Jardin zoologique d'acclimatation à Paris¹⁹. Bérillon s'efforcera ainsi de conférer à tous les stéréotypes et lieux communs qui ont féroce cours depuis 1870 ce qu'il appelle une « objectivité anatomique allemande²⁰ ». De ces clichés, les plus répandus sont que l'Allemand mange comme un cochon et qu'il présente des manières de barbare, sans compter qu'il dégage une odeur intolérable, remarquable entre toutes²¹. Cette « animalisation hostile » des Allemands s'établit donc, selon Juliette Courmont, à l'intérieur d'un « cadre sophistiqué, qui associe plusieurs éléments : “caractères de race” (de nature biologique en quelque sorte), alimentation spécifique (le surcroît d'une alimentation à base de porc qui finit pas transformer l'Allemand en porc lui-même), malignité intrinsèque du caractère et absence de contrôle des affects [...]»²². Le discours haineux contre le peuple allemand passe donc d'une aversion historique à un discours scientifique s'échafaudant à partir de différences biologiques et physiologiques, ce qui marque une différence dès lors définitive entre lui et le peuple français, qui, selon les journaux de l'époque, serait un « symbole de la civilisation²³ ». Au corps harmonieux et équilibré du Français répondrait celui, « laid, disproportionné, [donnant l'impression] du mal dégrossi, du mal fini, du mal léché²⁴ » de l'Allemand. Ce procédé est ancien, ainsi que le rappelle Jean-Pierre Vernant : « [t]out groupe humain se pense et se veut lui-même un tout organisé, un ordre : il s'affirme comme monde de la culture ; il est le “civilisé” ; par là même

18. Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 134.

19. Sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur au très instructif ouvrage collectif de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo et Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte/Poche, coll. « Sciences humaines et sociales », 2004 [2002].

20. Cité par Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 130.

21. Voir *ibid.*, mais également Juliette Courmont, *L'odeur de l'ennemi. L'imaginaire olfactif en 1914-1918*, préface d'Alain Corbin, Paris, Armand Colin, coll. « Le fait guerrier », 2010.

22. Juliette Courmont, *op. cit.*, respectivement p. 25 et 92.

23. Michael Jeismann, « Guerre d'États et instinct populaire. L'Allemagne dans la perception française (1870-1871) », dans *Marianne et Germania, 1789-1889. Un siècle de passions franco-allemandes. Musée du Petit Palais, 8 novembre 1997-15 février 1998*, Paris, Paris-Musées ; Arles, Actes Sud, 1997, p. 91.

24. Edgar Bérillon, *op. cit.*, p. 1. Cité par Guy Bechtel, *op. cit.*, p. 130.

il se définit par rapport à ce qui est autre que lui : le chaos, l'informe, le sauvagement, le barbare²⁵ ». Suivant cette remarque, il est possible de dire que la rationalisation des caractéristiques « naturelles » du peuple allemand sert aussi un processus de réassurance, pour le peuple français, de sa propre maîtrise et de son pouvoir, fortement affaibli par la défaite et la perte de l'Alsace et la Lorraine. En installant les différences qui caractérisent le peuple allemand dans un ordre biologique, en les inscrivant dans une hiérarchie raciale et morale des peuples, les discours scientifiques entraînent la projection de nombreux fantasmes et dessinent ce que Michael Jeismann nomme une « "ethnisation" du concept d'ennemi²⁶ » ; durant les années 1870, le terme « "barbare" ne qualifiait plus certaines qualités ou intentions, il s'appliquait sans réserve à un peuple²⁷ ». Que l'on soit en période de guerre ou non, un Allemand est donc un ennemi du seul fait qu'il est Allemand.

Notre propos voudrait montrer que dans les nouvelles *Boule de suif* et *Saint-Antoine*, Maupassant révèle l'instrumentalisation qui est faite de ces discours modélisants. Souvent avec ironie, l'écrivain démontre que l'imaginaire social se fonde moins sur un savoir objectif et empirique que sur la conviction subjective d'une différence anthropologique et morale entre les individus, qui puise son énergie dans l'angoisse, la peur et une volonté de puissance d'un individu sur un autre. Dans les textes qui nous occupent, la « mise en ennemi » s'ajuste bel et bien, au-delà du fait historique, sur une intrication de données naturelles (biologiques, physiologiques) et culturelles (mœurs, habitudes) qui caractérisent l'ennemi comme l'« Autre à tuer ». L'ironie se cache dans l'utilisation que va faire Maupassant du modèle anthropologique : en mettant en scène des identités hybrides où se mêlent qualités et défauts des dominés et des dominants, le romancier va en effet quitter l'échiquier ethnique et dépasser la question des identités nationales pour s'attaquer non pas aux Allemands ou aux Français en particulier, mais à la nature humaine en général et à sa propension à la barbarie.

Pour résumer, rappelons que *Boule de suif* (1880) raconte l'histoire de quelques citoyens normands décidés à se rendre au Havre et retenus contre leur gré dans une auberge lors d'une halte par un officier allemand qui leur interdit de partir aussi longtemps que Boule de suif,

25. Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1989, p. 105.

26. Michael Jeismann, art. cit., p. 91.

27. *Ibid.*

prostituée de son état, refuse de se donner à lui. Alors qu'au début, la petite société normande constituée d'aristocrates, de bourgeois et de religieuses est outrée par le désir du Prussien — ainsi « le comte déclar[e] avec dégoût que ces gens-là se conduisaient à la façon des anciens barbares²⁸ » —, très vite, la colère se retourne contre la jeune courtisane qui apparaît comme la responsable de leur malheur. Ils tenteront de la convaincre de se sacrifier pour la bonne cause, n'hésitant pas à citer de manière approximative quoique colorée l'exemple de femmes qui ont marqué l'histoire par leur dévouement et leur sacrifice, comme Judith se rendant dans le camp d'Holopherne, pour ne citer que celle-là. Cependant, bien que Boule de suif ait mis de côté sa « résistance indignée » et qu'elle ait cédé, pour libérer ses compatriotes, aux avances sexuelles de l'officier (il s'agit donc ni plus ni moins d'un viol), la glorification promise n'arrivera pas et la jeune femme se verra, par l'ensemble des protagonistes, rejetée et ignorée comme, peut-on lire, « une chose malpropre et inutile ». À leurs yeux, la jeune femme est deux fois coupable : d'une part, d'être prostituée et d'autre part, de s'être « salie²⁹ » au contact de l'ennemi.

La nouvelle *Saint-Antoine* (1883) met en scène un paysan prénommé Antoine qui, pour mieux prouver son opposition à l'occupation prussienne, considère, avec tout le village d'ailleurs, le jeune soldat prussien qui loge chez lui comme un cochon, et s'autorise ce faisant à le gaver, transformant par le fait même le militaire en « bête à tuer ». La cohabitation entre Antoine et le Prussien se termine le jour où, à la suite du refus du jeune Prussien de manger davantage, s'engage une lutte entre les deux hommes au terme de laquelle le paysan assassine le soldat. Par peur des représailles, Antoine cache son crime, mais alors que jusque-là il faisait figure de résistant, sa crainte de la mort le transforme en ennemi de la nation puisqu'il laissera un innocent, « un vieux gendarme en retraite³⁰ », se faire fusiller à sa place.

28. Guy de Maupassant, *Boule de suif*, dans *Contes et nouvelles* (éd. Louis Forestier), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. I, p. 107. Dorénavant désigné à l'aide des lettres BS, suivies du numéro de la page.

29. Sur la question du pur et de l'impur dans *Boule de suif*, voir Jean-Marie Privat, « "Une chose malpropre et inutile" ». Approche ethnocritique de *Boule de suif* », dans Dominique Laporte (dir.), *L'Autre en mémoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. III-124.

30. Guy de Maupassant, *Saint-Antoine*, dans *Contes et nouvelles* (éd. Louis Forestier), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. I, p. 779. Dorénavant désigné à l'aide des lettres SA, suivies du numéro de la page.

Bien que conscient de la férocité, de la grossièreté et de la barbarie que les journaux, revues et discours savants accordent au peuple allemand, Maupassant n'exalte pas, dans sa description de la guerre, l'épanchement du sang. Aucune violence ostentatoire, mais aucune déréalisation de celle-ci non plus. Dans *Boule de suif*, tous les poncifs mentionnés plus haut sur les Allemands sont exprimés par la voix de plusieurs personnages. Boule de suif, sûrement la plus patriotique de tous, parle des Prussiens en termes de « gros porcs » (BS, 96), de « crapules » (BS, 107), de « saligauds » (BS, 107) et de « charognes » (BS, 107), mais c'est certainement la femme de l'aubergiste, madame Follenvie, qui se fait le chantre d'un racisme ethnique : ces « gens-là, ça ne fait que manger des pommes de terre et du cochon, et puis du cochon et des pommes de terre. Et il ne faut pas croire qu'ils sont propres. Oh non ! Ils ordurent partout [...] » (BS, 101). La question de l'odeur particulière des Allemands et de leur barbarie est, quant à elle, sous-entendue dans la narration : « Il y avait [...] quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur de l'invasion. Elle emplissait les demeures et les places publiques, changeait le goût des aliments, donnait l'impression d'être en voyage, très loin, chez les tribus barbares et dangereuses » (BS, 86). Dans *Saint-Antoine*, la première description du soldat installe d'emblée une parenté physiologique entre le Prussien et le cochon : « C'était un gros garçon à la chair grasse et blanche, aux yeux bleus, au poil blond, barbu jusqu'aux pommettes, qui semblait idiot, timide et bon enfant » (SA, 772). On voit que la description s'appuie clairement sur les valences sémiques de l'animal (chair grasse, poil blond)³¹. On pourrait croire que Maupassant conforte l'opinion générale, il n'en est rien. Si la cochonnisation du soldat dans *Saint-Antoine* et si l'amalgame entre cet animal et les troupes prussiennes dans *Boule de suif* ne semblent pas faire débat, il n'en reste pas moins que les Français dépeints par Maupassant ne sont pas en reste d'homologie. Antoine possède également avec le cochon quelques similitudes physiologiques : c'est un « puissant mangeur », « gros de poitrine et de ventre, perché sur des [...] jambes trop maigres », « fort buveur, et vigoureux trosseur de servantes » (SA, 772). Cependant, Boule de suif

31. Sur le soldat en « cochon », voir Véronique Cnockaert, « Faire le Prussien. Lecture ethnocritique de *Saint-Antoine* de Maupassant », *Pratiques. Anthropologies de la littérature*, n^{os} 151-152, décembre 2010, p. 155-168.

est très certainement celle qui se rapproche physiologiquement le plus de l'animal :

La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de suif. Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses, avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. (BS, 91)

En ce qui concerne Antoine, le procédé métonymique évoque en sourdine que le paysan est habité par l'esprit du mal (esprit qui prit dans la tradition, entre autres formes, celle du cochon). Ces détails textuels ont pour conséquence de diaboliser le paysan en le construisant en mauvais sujet et de désacraliser le saint dont il porte le nom comme un étendard. Quant à Boule de suif, la comparaison extrêmement lisible entre la femme et le cochon, son aspect de cochonnaille qui la rend « appétissante », la transforment littéralement en « bête à manger ». Son surnom, rappelle Jean-Marie Privat qui a analysé la carnalisation de ce texte, la prédestine de ce point de vue au sacrifice, puisque « Boule de suif » désigne une personnification de Carnaval qui est, comme on le sait, brûlé, noyé ou enterré à la fin de mardi gras. Mais il faut noter également que la jeune femme est la seule dans le récit à défendre avec ferveur Napoléon III qui était constamment caricaturé sous les traits d'un cochon durant les dernières années de l'Empire. Maupassant unit ainsi ironiquement, grâce à la métaphore porcine, la jeune prostituée et l'Empereur. Ce détail donne dès lors plusieurs significations au viol de Boule de suif. Ce viol, c'est un homme qui possède contre son gré une femme, c'est l'ennemi qui domine l'assiégé, mais c'est aussi symboliquement des Français qui partagent la France avec leur voisin allemand, France qui sera, comme le cochon, découpée en morceaux. En effet, « porter au cochon », c'est-à-dire le partager après la tuée, instaure dans les campagnes d'Europe et notamment en France, en Allemagne et en Italie, de puissantes relations vicinales. Un véritable espace de sociabilité s'organise ainsi autour de l'animal. D'ailleurs, on dit de ceux qui participent à cette économie de voisinage basée sur l'élevage et sur le partage équitable de la bête qu'ils sont « en relation de cochon³² ».

32. *Ibid.*, p. 27.

L'animalisation radicale du jeune soldat d'une part et celle de Boule de suif d'autre part installe les deux protagonistes en position de victime propitiatoire et, alors qu'ils sont diamétralement opposés — il est l'ennemi, l'occupant ; elle est dominée et résistante —, cette animalisation les rassemble au sein d'un même paradigme qui est celui de l'« autre » : « autre » en tant qu'étranger, mais pas trop, à la société dans laquelle il évolue, soit le petit village normand en ce qui concerne le Prussien, soit la communauté bien-pensante en ce qui concerne la courtisane. René Girard a bien cerné la nature de la distance entre la victime potentielle et la communauté qui marque un individu et le désigne comme victime sacrificielle : « Il doit y avoir, entre les membres de la communauté et les victimes rituelles, une relation "métonymique". Mais il doit y avoir aussi discontinuité. La victime ne doit être ni trop familière à la communauté ni lui être trop étrangère³³. » Georges Bataille souligne la violence ambiguë dans laquelle est plongée la victime sacrificielle, « [d]ès qu'elle est consacrée et pendant le temps qui la sépare de la consécration de la mort, elle entre dans l'intimité des sacrifiants [...] : elle est l'un des leurs [...]. Et c'est là justement ce qui la perd³⁴. »

Le processus d'animalisation, ici à peine fictif (le soldat est gavé comme un cochon, Boule de suif en cochonnaille est prête à la consommation), est d'une efficacité redoutable pour atteindre cette distance pondérée (ni trop proche ni trop loin), car elle permet de créer entre la victime et l'assemblée une « distance psychique³⁵ », pour reprendre l'expression de Jacques Sémelin, qui va rendre supportables les abus dont le sacrifié sera l'objet, étant donné que la déshumanisation qu'elle instaure éloigne les risques d'identification tout en gardant une manière de proximité : les villageois s'attachent au jeune soldat parce qu'ils peuvent le gaver comme un cochon, les co-voyageurs de Boule de suif s'unissent hypocritement autour d'elle, car son corps public est garant de leur liberté. Le cochon, comme agent de métamorphose, rend par ailleurs la violence réjouissante. En effet, jusqu'à tout récemment encore, la viande de porc constituait en Europe le plat de résistance des

33. René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1998 [1972], p. 271.

34. Georges Bataille, *La part maudite*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1976, t. 7, p. 64.

35. Jacques Sémelin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 2005, p. 352.

fêtes de l'hiver (le récit se déroule en plein hiver), c'est l'animal festif par excellence. Il n'est de fait pas anodin que tous festoient joyeusement durant le viol de Boule de suif, chacun « deven[ant] subitement communicatif et bruyant ; une joie égrillarde empliss[ant] les cœurs » (BS, 115).

Cependant, que le corps du jeune Prussien finisse enseveli sous un tas de fumier et que Boule de suif soit qualifiée *in fine* de « chose malpropre et inutile » (BS, 119) confirme que le corps des deux protagonistes a subi une puissante réification, l'un comme l'autre ne sont plus qu'un reste.

Si, dans *Saint-Antoine*, le jeune soldat renvoie sans conteste aux représentations stéréotypées de l'Allemand « mal dégrossi » et « empoté », dans *Boule de suif*, Maupassant ne craint pas de les contrarier avec la description de l'officier qui est « un grand jeune homme excessivement mince et blond, serré dans son uniforme comme une fille en son corset [...] » (BS, 98). Cette tournure avantageuse fait de lui un homme convoité secrètement par les femmes, notamment par Mme Carré-Lamadon qui le « trouv[e] pas mal du tout », elle « qui avait connu beaucoup d'officiers et qui les jugeait en connaisseur », « elle regrettait même qu'il ne fût pas Français, parce qu'il ferait un fort joli hussard, dont toutes les femmes assurément raffoleraient » (BS, 119). Cette remarque met à plat les discours anthropométriques aux forts accents essentialistes, car il semble bien, tout au moins aux yeux de Mme Carré-Lamadon pas complètement oublieuse de la situation, que « l'habit, et non pas l'origine, fasse le moine », en l'occurrence l'officier, c'est-à-dire l'homme. Ce qu'il convient de retenir, c'est que, par un contraste amusé, Maupassant court-circuite et subvertit les clichés médico-anthropologiques qui transforment « biologiquement » l'Allemand en personnage grossier, orgiaque et dégoûtant, en leur opposant un contre-modèle de raffinement esthétique. « [L]a chose malpropre » dans *Boule de suif* étant, on le sait, la prostituée patriote.

Usant du motif extrêmement polysémique du cochon et juxtaposant dans un même texte ses différentes incarnations (le soldat Prussien et le paysan dans *Saint-Antoine*, la prostituée et l'officier allemand dans *Boule de suif*), tout en mettant en scène, de manière à peine masquée, des coutumes érigées autour de l'animal (son gavage et son partage après la tuée, sa place dans les banquets carnavalesques), Maupassant montre habilement — que ce soit Antoine et tout un village gavant un jeune soldat ou les bourgeois offrant en partage une femme à un offi-

cier allemand qui agit en violeur — que la manière de s'emparer d'un corps « s'affirme toujours comme un acte culturel et exprime du même coup quelque chose de l'identité de l'exécutant³⁶ ». Dès lors, à le suivre, il semble y avoir peu de différence entre les Allemands et les Français qui agissent tous, au bout du compte, en barbares, ce que souligne ironiquement la fin de *Boule de suif* qui se clôt sur un air populaire clamant l'amour sacré de la patrie, qu'accompagne, on ne s'en étonnera pas, un orgue de *barbarie*. Tous barbares donc, et tous ennemis de la nation : l'Allemand *de facto*, Antoine en laissant mourir un gendarme français à sa place et les voyageurs en sacrifiant une patriote à l'occupant. Mais ils ne sont pas seulement ennemis de la patrie, ils sont surtout pour Maupassant, de part et d'autre, des ennemis de l'humanité réussissant à être les barbares qu'ils dénonçaient pourtant.

Avec le cochon comme figure fédératrice de ces petits tableaux acides de guerre, l'écrivain établit une manière d'homogénéisation entre les individus et une confusion quant à ce qu'ils sont censés moralement représenter. Ce procédé met efficacement en perspective les poncifs visant la nature des soldats prussiens et par ricochet celle du peuple allemand. En effet, de tous les animaux, le cochon est celui qui entretient avec l'homme la plus grande proximité. À cet égard, Philippe Walter rappelle dans *Mythologie du porc* que « plus qu'aucun autre animal, il semble renvoyer l'homme à sa propre nature ; il interroge l'homme sur son propre comportement ou sur ses excès³⁷ ». À cause de l'ambivalente relation que l'homme entretient avec l'animal (faut-il rappeler que son anatomie est proche de la nôtre et que dans les fermes, le petit cochon, voué pourtant à la tuée, est considéré comme un membre de la famille ?), le cochon condense dans nos cultures de nombreuses significations symboliques. Mariant l'insulte et la fête, la figure du cochon va permettre à Maupassant d'opérer des rapprochements étonnants : le destin du cochon étant la tuée, sacrifice populaire et festif, le motif du cochon scelle les destins, à première vue opposés, du jeune soldat et de Boule de suif. Dans un autre registre, la figure du porc est, de tout le bestiaire animal ou monstrueux, la plus employée à titre d'insulte, l'animal étant rabaissé au rang de bête méchante, sale, omnivore et diabolique. La violence sur l'autre induisant pour

36. Jacques Sémelin, *op. cit.*, p. 357. Voir aussi le chapitre 1, p. 25-74.

37. Philippe Walter, « Le porc, animal mythique », dans Philippe Walter (dir.), *Mythologie du porc. Actes du colloque de Saint-Antoine l'Abbaye (Isère), 4 et 5 avril 1998*, Grenoble, Jérôme Million, 1999, p. 7.

Maupassant chez l'exécutant une dégradation qui le déshumanise et le dissout dans une forme d'animalité, les agissements odieux d'Antoine, de l'officier prussien et des citoyens normands lui permettent de confondre par des analogies diverses, physiologiques et comportementales, ces individus avec le cochon et du même coup de les rassembler. Aussi, dans les deux nouvelles, de tous les protagonistes, s'il y a un ennemi à abattre, c'est bien, pour reprendre le dicton populaire, «le cochon qui sommeille» en chacun d'eux. Plus largement, l'ennemi à abattre, ce sont les discours populaires ou pseudo-savants, dont on se réclame en temps de guerre mais aussi de paix dans chacun des camps, pour placer les cochons et les barbares de l'autre côté du Rhin.